

CHAPITRE II

AU COLLÈGE DES JÉSUITES DE RENNES

En 1684, Louis Grignion rejoint le collège des jésuites de Rennes. Il n'y a pas de petit séminaire à l'époque et les jeunes gens destinés à la cléricature par leurs parents commencent leur éducation dans un collège. Les jésuites passent encore pour les meilleurs professeurs. A Paris, le collège de Clermont reçoit la fine fleur de la jeunesse française. Au collège de Rennes, le jeune Grignion aura des maîtres prestigieux, comme le père Descartes, neveu du philosophe. Ces prêtres éminents, appelés régents, sont les directeurs de conscience des élèves. Ils ont la mission de cultiver les semences que Dieu a mises en eux et de détecter les talents. La majorité des élèves ne se destine pas à la prêtrise; aussi les jeunes clercs dont la vocation se manifeste ouvertement sont-ils l'objet de soins plus particuliers. Les effets du concile de Trente commencent à se faire sentir; il appartient aux jésuites de former de véritables prêtres et non de simples bénéficiers, préoccupés seulement par les revenus d'une cure ou d'un prieuré.

Un gîte familial attend le jeune Grignion à Rennes. Son oncle maternel Alain Robert qui dessert l'église Saint-Sauveur, héberge son jeune neveu. D'ailleurs, Jean-Baptiste Grignion, soucieux d'assurer à ses enfants l'éducation qui sied à son rang, emménagera à Rennes en 1690.

Les élèves vivent tous en externat, et se contentent d'aller suivre les cours au collège. Louis-Marie Grignion a

onze ans et demi quand il arrive à Rennes, siège du parlement de Bretagne.

Rennes, c'est la grande ville avec ses turbulences et ses tentations. Les collégiens y mènent une vie fort libre, subissant peu de contraintes et préférant souvent faire l'école buissonnière qu'aller au cours, même si leur présence dans leurs pensions est parfois vérifiée par le collège. A cette époque, les collégiens adolescents portent des armes et les rixes entre eux sont très fréquentes. Leur ampleur obligera le parlement de Rennes à sévir à leur encontre à plusieurs reprises et à leur interdire le port d'armes.

Aller au collège, c'est d'abord faire ses humanités gréco-latines.

L'enseignement religieux proprement dit est assez limité; il n'a lieu qu'en fin de semaine. Le manuel en usage est un abrégé de la *Summa doctrinae christianae* de saint Pierre Canisius. Mais Louis-Marie Grignion va pour la première fois rencontrer des maîtres spirituels en la personne de ses confesseurs, hommes d'élite qu'il n'aurait jamais pu côtoyer à Iffendic.

Celui qui l'influence le plus est le père Gilbert. Il partira ensuite évangéliser la Martinique, donnant ainsi l'exemple d'une vocation de missionnaire au jeune Grignion.

Jean-Baptiste Blain, condisciple de Louis Grignion, nous a laissé le récit des turpitudes que subissait le père Gilbert dans sa classe et nul doute que son comportement a marqué le jeune Grignion. Le régent, écrit Blain, était l'homme du monde le plus propre à nourrir la piété du jeune collégien, « car il était d'une piété et d'une vertu consommées; et il marquait presque chaque jour d'une patience et d'une vertu héroïques. Plusieurs fois, je l'ai vu outragé publiquement par des écoliers sans donner des signes d'impatience. Comme le nombre des écoliers était fort grand, et que celui des libertins n'était pas plus petit, il avait presque à toutes les heures quelque nouveau genre d'insultes à souffrir de leur part. Sa douceur inaltérable au milieu des injures les plus sensibles (...) loin de les rappeler à leur bon sens et de les toucher était pour eux un nouveau motif de les multiplier et d'en

inventer de nouvelles pour pousser à bout sa patience, et avoir le criminel plaisir d'avoir altéré sa douceur, ou, au moins de l'avoir vu changer de couleur; mais en vain, car il paraissait insensible; et les insultes d'un genre nouveau ne servaient qu'à lui faire produire des fruits nouveaux. »

Ce prêtre est bien un modèle d'abnégation, exemple vivant de l'enseignement dispensé à la même époque à Saint-Sulpice :

« D'une patience sans bornes, écrit Blain, savant dans l'art de souffrir et de se taire, il ne permettait pas même à sa bouche de se plaindre, et rendait confus par son silence ces jeunes libertins auteurs de l'injure. »

Le père Gilbert aimait recevoir dans sa chambre les jeunes cancre, « et dans ces visites particulières, poursuit Blain, il leur ouvrait un cœur de père; il leur faisait mille amitiés et mille caresses pour les gagner et les attirer à Dieu (et) il en touchait quelques-uns... » Il y mettait toute la grâce et l'onction qu'il pouvait. Mais le malheureux prêtre n'était pas payé de retour par ces fripons car ceux-ci poussaient leur sarcasme jusqu'à mimer la piété et la dévotion dans sa chambre et s'en retournaient raconter à leurs camarades comment ils l'avaient berné. « Pour se moquer de lui et de ses pieuses remontrances », ils passaient leur temps à contrefaire ses manières dévotes.

Il n'y a qu'un élève qui fait exception dans la classe; c'est le jeune Louis Grignon, qui l'écoute « avec une attention et une avidité que le pieux régent ne tarde pas à remarquer ».

Louis Grignon devient le protégé du saint prêtre qui le reçoit fréquemment dans sa chambre. Sa piété, sa candeur le persuadent qu'il a reçu une grâce insigne. Sa mission est de perfectionner les vertus de l'adolescent et de le guider sûrement vers sa destination finale.

Tout en sillonnant les rues de Rennes, le collégien fait quelques haltes dans les églises qui jalonnent son chemin, et va prier la Vierge. La chapelle Saint-Sauveur de Rennes, bâtie à l'ombre de la cathédrale, où officie le frère de Jeanne, abrite une statue de la Vierge, dite Notre-Dame-des-Miracles-et-Vertus. Vierge de bois, sem-

blable à celles de Rocamadour, de Chartres et d'Orcival, elle veille aux destinées de la capitale bretonne.

Le 8 février 1357, la Vierge a sauvé Rennes des Anglais : Rennes était assiégée et les Anglais avaient creusé un souterrain pour y pénétrer. Selon la tradition orale, la statue de la Vierge, devant qui une foule immense était prosternée, s'anima soudainement. Son doigt, faisant un arc de cercle, indiqua le lieu où devait déboucher le souterrain; les Anglais y furent occis en grand nombre, et la ville de Rennes sauvée. Ce souvenir est commémoré par une chandelle allumée d'abord près du trou puis placée devant la statue de la Vierge, où elle brûle en permanence. Les confréries entretiennent cette flamme par leurs dons et legs pieux en signe de remerciements. Les Rennais font célébrer régulièrement des messes en souvenir du miracle. Un tableau dans l'église commémore l'événement. Au XVII^e siècle, les évêques de Rennes confirmeront l'existence du miracle. La ville entière manifeste sa dévotion à Marie par l'érection de statues sur les places publiques ou dans les encorbellements des maisons; chaque famille a chez elle une image de celle qui a sauvé la ville. Tous les ans, en février, la statue de la Vierge est promenée lors d'une solennelle procession dans les rues. Or cette dévotion ne cesse de s'amplifier au XVII^e siècle après l'arrivée en Bretagne de Jean Eudes. Celui-ci, surtout connu pour ses prédications en Normandie, prêchera une mission à Rennes en 1670, qui durera cinq longs mois.

Jean Eudes a fondé des confréries du Cœur de Marie et décidé de célébrer tous les ans le 8 février la fête du Cœur de Marie. Jean Eudes avait fixé cette fête en février, car c'était la date à laquelle le Christ finit son enfance et commença sa vie cachée. La Vierge Marie aurait conservé dans son cœur les mystères de la sainte enfance de celui qui s'était incarné en elle. Jean Eudes allait officialiser à Rennes le culte que tous les habitants vouaient déjà à la Vierge et donner un nouvel élan au mouvement de dévotion à la Vierge.

Au collège Saint-Thomas, le père Descartes dirige une congrégation pour les petits à laquelle le jeune Grignon adhère. Cependant elle ne suffit pas à étancher sa soif de

dévotion envers la Vierge Marie. Aussi fonde-t-il avec deux de ses amis, Jean-Baptiste Blain et Claude Poullart des Places, une petite association secrète en l'honneur de la Sainte Vierge. Les condisciples se réunissent dans une chambre qu'une personne pieuse leur a prêtée. Là, devant un autel qu'ils décorent eux-mêmes, ils prient et se mortifient jusqu'à la discipline. Arrivé en troisième en 1688, le jeune homme s'inscrit au nombre des membres de la congrégation des grands. Ceux qui y adhèrent appartiennent à l'élite du collège : la congrégation est la pépinière des futurs prêtres.

Le rigorisme moral qu'affiche publiquement le jeune Grignon produit déjà une forte impression sur ses camarades. Sa vie est devenue un véritable sacerdoce, avant même qu'il n'ait reçu les ordres. Mais son air dévot intrigue ses camarades qui cherchent à mettre sa patience à l'épreuve.

« Était-il devant une image de Marie, qu'il paraissait ne plus connaître personne et dans une espèce d'aliénation de ses sens, d'un air dévot et animé, dans une sorte d'extase, immobile du reste et sans action, il se tenait des heures entières au pied des autels. » Il ne craint pas de se donner continuellement en exemple, comme s'il cherchait à susciter l'envie de ses camarades. D'un naturel assez fougueux, il joint l'acte à la parole et cette témérité commence à attirer le regard critique des autres.

Lorsque ses parents viennent habiter Rennes en 1690 pour permettre à leurs autres fils d'y suivre leurs études, les relations entre le jeune homme de dix-sept ans et son père sont très orageuses. Il quitte la table brusquement, délaissant son repas après de violents accrochages avec son père. Il se condamne ainsi à un jeûne forcé. Son entêtement le conduit ensuite à refuser toute autre nourriture.

Sa dévotion irrite son père. Autant Jean-Baptiste Grignon ne s'oppose pas à la vocation de son fils, autant il ne comprend pas ses airs étranges et son rigorisme. Jean-Baptiste sera lui-même la victime des sentences inquisitoriales de son père. Louis-Marie a découvert que son père garde dans son cabinet des livres « obscènes » ; il

les lui soustrait et il les fait brûler. Cet emportement, justifié par les valeurs morales qu'il défend, lui attire aussitôt l'inimitié d'autrui.

Mais finalement, il la recherche, il veut être persécuté comme le Christ et porter sa croix. Il ne se contente pas des petits ennuis de la vie quotidienne, il cherche toujours à créer les situations conflictuelles qui attirent le courroux des autres. Subissant ensuite leur opprobre, il s'en réjouit, mieux il triomphe, car il ne trouve son plaisir que dans les persécutions. Il les interprète comme des signes de son appartenance au petit nombre des élus, ceux que Dieu a prédestinés à entrer dans son royaume mais qui devront subir auparavant sur terre toutes les infamies des hommes.

Il fait lui-même de sa vie un calvaire. Il recherche tous les moyens de s'identifier au Christ. Il veut vivre pauvre comme Jésus. Les mendiants l'attirent irrésistiblement. Il a gardé de son enfance à Iffendic le souvenir de ces êtres misérables qui rejoignent Saint-Méen. Or, dans les campagnes bretonnes, loin d'être repoussés, les mendiants sont au contraire l'objet d'une attention particulière. On les appelle « bons pauvres », « chers pauvres », « pauvrets », « pauvres chéris », ou simplement « chéris » ; on les désigne même souvent sous le nom d'« amis » ou de « frères du bon Dieu ». Nulle part, le mendiant n'est chassé ; il est toujours sûr de trouver un asile et du pain partout, dans le manoir comme dans la chaumière. Souvent, les aboiements d'un chien l'annoncent. Et quand il est aveugle, on va au-devant de lui, on le fait asseoir à sa table, dans le fauteuil même du chef de famille et on s'empresse de lui apporter quelque nourriture.

Mais il ne faut pas attribuer à la seule commisération chrétienne cet usage fort répandu. Les missionnaires ont habitué le peuple à voir dans le pauvre la personne même de Jésus-Christ. Aussi les gens craignent-ils des repréailles s'ils n'accueillent pas à leur table ces hommes dont les haillons peuvent cacher le Christ. Il se mêle ainsi beaucoup de crainte superstitieuse à cette sollicitude affectueuse pour les pauvres.

Le jeune Grignon se contente de respecter à Rennes

les habitudes qu'il a connues à Monfort. Mais dans la ville où siège le parlement de Bretagne, où chaque famille noble a son hôtel particulier et où pullulent les gens de robe soucieux de leur rang, la tendresse toute particulière du jeune Montfortain ne peut que choquer. Le *kloarek* en fait un peu trop. Il se précipite sur les pauvres pour les déshabiller et leur donner ses propres vêtements. « L'argent et les habits, écrit Blain, ne restaient entre ses mains qu'autant de temps qu'il en fallait pour les faire passer en celles des nécessiteux. » Il se prosterne devant eux pour leur baiser les pieds, comme s'ils étaient des réincarnations du Christ ressuscité. Mais il craint qu'on ne le voie : « Il se dérobaît à nos yeux pour aller en secret embrasser, caresser un pauvre mendiant innocent, hébété, fort disgracié de la nature; il se jetait même à ses pieds pour les baiser quand il se croyait hors des yeux des hommes. »

La mendicité, écrit Blain, était son « calice d'amertume et d'humiliation qu'il se condamna de boire toute sa vie pour faire une profession exacte de la plus rigoureuse pauvreté et recueillir à sa suite les rebuts et les mépris qui, pour ces hommes du ciel, en sont les plus doux fruits ».

Il s'occupe de fournir des vêtements aux plus pauvres des camarades de sa classe et organise des quêtes; si la somme ne suffit pas, il va chez les marchands et leur demande de compléter. Un jour, il amène avec lui un mendiant chez un marchand de la ville.

– Voici mon frère et le vôtre, lui dit-il, j'ai quêté dans la classe ce que j'ai pu pour le vêtir. Si cela n'est pas suffisant, c'est à vous à ajouter le reste.

La charité produit la charité et le marchand lui accorde ce qu'il demande.

De riches demoiselles dévotes qui ont remarqué sa piété l'aident, par leurs aumônes, à faire le bien autour de lui.

Il se joint à une petite conférence fondée par l'aumônier de l'hôpital Saint-Yves, l'abbé Bellier, pour aider les malades. Les jours de congé, les collégiens vont deux par deux visiter les pauvres malades; ils leur font des lectures pieuses et leur donnent des leçons de catéchisme.

Louis Grignon commence ainsi son magistère avant de devenir prêtre.

Arrivé en classe de rhétorique, c'est un modèle de vertu. « Dès lors il se livrait à l'oraison et à la pénitence, écrit Blain, et ne pouvait goûter que de Dieu; tout le reste lui était insipide; il n'en aurait pas pu même parler, n'en ayant aucune idée; car toute son enfance s'était passée dans une admirable innocence et éloignement du mal, et il était si ignorant sur tout ce qui peut altérer la pureté qu'un jour, l'entretenant des tentations contre cette vertu, il me dit qu'il ne savait pas ce que c'était. »

Il met ainsi son point d'honneur à avoir une conduite irréprochable. Mais son ami Jean-Baptiste Blain ne peut cacher sa surprise. Il nous le confie dans ses *Mémoires* : « Je ne le regardais dès lors et je ne l'écoutais qu'avec admiration, et avec une espèce de désespoir de ne pouvoir suivre, dans le chemin de la vertu, un compagnon qui y marchait à pas de géant, et allait si vite qu'il échappait à nos yeux, bien loin de le pouvoir suivre.

« Il semble qu'il n'avait point péché en Adam, et qu'Adam n'eût laissé en lui aucune trace de sa désobéissance, car il ne sentait presque ni répugnance pour le bien, ni attrait pour le vice. Ses inclinations, dès que je l'ai connu, paraissaient toutes célestes, et rien de ce qui fait le penchant de la jeunesse et le charme de l'homme ne paraissait le toucher, ni même se faire apercevoir à son cœur.

« Il était encore écolier et paraissait un homme parfait, tenant tous ses sens dans une telle garde qu'on ne lui voyait échapper ni regards, ni paroles, ni gestes, ni manières inconsidérés. Ses yeux presque toujours baissés, sa modestie, un air dévot le singularisaient déjà en quelque sorte et le faisaient distinguer de tous les écoliers. »

S'interrogeant sur un comportement aussi mystérieux, ses amis n'ont d'autre explication que la Providence divine. Autrement dit, parce qu'il échappe aux contraintes de la nature, c'est déjà un saint. Et sa sainteté ne peut se comprendre que comme une manifestation du surnaturel. Aussi, lorsqu'il parle, c'est nécessairement Dieu qui parle en lui, car il est habité par l'Esprit.

De menus détails de sa vie quotidienne confirment cette singularité aux yeux de ses camarades, émerveillés devant certains faits surnaturels.

L'adolescent a l'habitude de se promener les yeux toujours si fortement baissés qu'il ne peut voir que ses pieds.

– Comment peut-il se conduire dans les rues? chuchotent ses camarades.

– Il sait où sont toutes les images de la Sainte Vierge, racontent-ils.

– Il voit toutes celles que les passants ne voient pas.

– J'ai vu des gens tout étonnés de le voir saluer en enlevant son chapeau, se demandant bien à qui ce salut était adressé. Les gens se sont mis à ricaner, le prenant pour un fou.

Le jeune Grignon intrigue ainsi de plus en plus. Les écoliers libertins du collège se moquent de lui; quelques amis pieux comme Jean-Baptiste Blain sont tentés d'y voir une opération du Saint-Esprit ou de la Vierge Marie. « Elle le conduisait, dit-il, par la main en toutes ses voies, comme l'ange Raphaël le jeune Tobie. »

Son itinéraire est ainsi tout tracé. Grignon caresse le projet d'étudier au séminaire Saint-Sulpice à Paris mais ses parents ne sont pas assez riches pour subvenir à ses besoins dans la capitale. L'usage était de trouver une généreuse donatrice pour payer la pension. Une dame, Mlle de Montigny, l'ayant remarqué chez ses parents à Rennes ne fait aucune difficulté pour l'aider.

Elle poussa les parents de Louis à le faire monter à Paris pour aller recevoir à Saint-Sulpice la meilleure des formations au sacerdoce de tout le royaume.

Saint-Sulpice avait été créé en 1641 par M. Olier. C'était la meilleure pépinière de prêtres de France. La doctrine de M. Olier convenait particulièrement à Grignon, déjà très dévot. M. Olier, disciple de Pierre de Bérulle, fondateur de plusieurs séminaires, a été le réformateur du clergé français au XVII^e siècle.

Avant lui, les futurs prêtres se contentaient de recevoir une formation en théologie à la Sorbonne. Olier crée un lieu de formation spécifique pour les initier à leur fonction sacerdotale. Alors que les prêtres n'étaient sou-

vent que des mondains férus de théologie, Olier veut en faire de véritables pasteurs agissant au milieu des fidèles, se donnant en exemple à eux. Adeptes lui-même de l'ascétisme, il prône l'abnégation, la mortification, l'éloignement du monde terrestre et de ses plaisirs malsains. Le prêtre doit se consacrer totalement à Dieu et fuir le monde du démon. Le prêtre doit tendre vers la réalisation de la parole de Paul : « Ce n'est pas moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi¹. »

Olier laisse à sa mort, en 1657, le résumé de sa doctrine dans les nombreux traités qu'il a écrits, notamment *la Journée chrétienne* (1655), *Catéchisme chrétien pour la vie intérieure* (1656).

Louis quitte ses parents sans regret au pont de Cesson à la sortie de Rennes. Alors que les membres du clergé utilisaient d'habitude un cheval ou une mule pour se déplacer, il refuse la monture proposée par son père.

Il n'emporte avec lui qu'un petit baluchon et il a vite fait de le donner au premier pauvre rencontré, comme François d'Assise avait abandonné ses vêtements à son père. Il est désormais libre, « sans père, ni mère, sans frères, sans sœurs, sans parents selon la chair, sans amis selon le monde, sans biens, sans embarras, sans soins ».

Matthieu n'a-t-il pas écrit : « Si tu veux être parfait, va, vends tout ce que tu possèdes et donne-le aux pauvres et tu auras un trésor au ciel². » Et saint Luc : « N'emportez rien sur la route, ni bâton, ni besace, ni chaussures, ni argent³... »

Louis-Marie Grignon est alors plutôt grand, de constitution très robuste : ses larges épaules lui permettent de soulever un tonneau sans problème! Il a un air de grandeur, mais en même temps de l'affabilité dans le regard. Il a les joues vermeilles, le visage long, les yeux grands et vifs, le nez aquilin, le menton un peu long, les cheveux châtons, plats et fort courts retombant modestement sur le haut de la tête, un peu au-dessus du front.

1. Galates, chapitre II, verset 20.

2. Saint Matthieu, chapitre XIX, verset 21.

3. Saint Luc, chapitre IX, verset 3.